

David Treuer, le conteur ojibwé

Michèle Bernard

Number 150, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernard, M. (2018). David Treuer, le conteur ojibwé. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (150), 60–63.

David Treuer, le conteur ojibwé



© Jean-Luc Bertini

David Treuer



Par
MICHÈLE BERNARD*

L'Américain David Treuer est né à Washington en 1970 d'une mère ojibwée et d'un père juif autrichien, émigré aux États-Unis en 1938 pour fuir la montée hitlérienne. L'écrivain est âgé d'à peine six ans lorsque sa mère Margaret Seelye Treuer est nommée juge d'une cour tribale. La famille rejoint alors la tribu Chippawa de la réserve de Leech Lake, au Minnesota, où l'écrivain grandira.

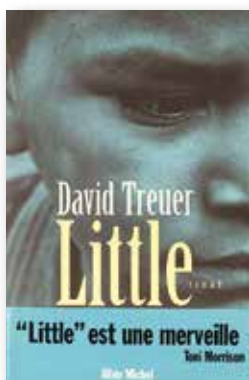
Lors du festival littéraire international Metropolis bleu 2017, David Treuer a reçu à Montréal le Prix littéraire des Premiers peuples pour son roman *Et la vie nous emportera*. Une dizaine d'années plus tôt, *Le manuscrit du Docteur Apelle* avait été jugé un des meilleurs livres de l'année par le *Washington Post*, le *Minneapolis Star Tribune* et le *Time Out Chicago*¹.

UN LITTÉRAIRE FÉRU DE CHASSE ET DE PÊCHE

Bien qu'élevés dans une réserve indienne, les enfants Treuer ont toujours eu l'appui de leurs parents pour faire de longues études. Il est vrai que si l'un était auteur et professeur, l'autre a été la première avocate indienne du Minnesota et est juge aujourd'hui. Après avoir fréquenté l'école primaire de la réserve, David Treuer étudie à Bemidji, puis à l'Université de Princeton, où il obtient un baccalauréat ès arts.

En 1994, Treuer termine sa maîtrise en écriture créative sous la direction de Toni Morrison, Prix Nobel de littérature, et l'année suivante il publie *Little*, son premier livre. Fort bien reçu de la critique, l'émouvant roman se déroule à Pauvreté, une réserve indienne sans ressources et bien nommée, où plusieurs narrateurs racontent tour à tour leurs versions de la vie et surtout de la mort d'un jeune enfant. « Un récit complexe et puissant, où se mêlent les voix intimes de personnages pleinement aboutis », affirmera Morrison, qui ajoutera : « Treuer révèle l'histoire vraie et réelle des Indiens américains ». L'écrivain entreprend ensuite des études en anthropologie à l'Université du Michigan, où il obtient un doctorat en 1999.

Aujourd'hui, David Treuer partage son temps entre ses obligations de professeur en littérature et en écriture créative à l'Université de Californie du Sud et ses séjours dans la réserve de Leech Lake, où il poursuit son œuvre de romancier. Il y vit avec sa femme Gretchen – de descen-



dance indienne Seneca, de la Confédération iroquoise – et leurs enfants. Tout comme ses quelque 150 cousins, Treuer y pratique la chasse, la pêche, la trappe et la cueillette du riz sauvage, et participe aux cérémonies rituelles.

Loin de renier son appartenance indienne, David Treuer l'assume sans problème et en parle longuement. Dans toute son œuvre, il plonge ses lecteurs dans cet univers méconnu, à la fois misérable, mystique et plein d'espérance. Fils de juge, le romancier est particulièrement sensible aux droits des Indiens et surtout à leur défense. N'écrit-il pas dans *Indian Roads* : « Pour la plupart des accusés indiens, pour la plupart des Indiens en général, l'idée que nous puissions avoir des droits est assez récente » ?

UN OJIBWÉ FIER DE SES ORIGINES

Treuer aime la vie tribale, car il croit à ses vertus pacificatrices. Ses personnages



Pendant les mois d'été, les feuilles et l'herbe parvenaient à cacher ce qui ne doit pas être vu. Quand venait la chaleur de ces mois-là, que ce soit les pins ou les taillis, l'herbe ou les plantes sauvages, masquaient les injustices, les frontières sans cesse rétrécies, l'histoire elle-même. Ceci n'était pas possible lorsqu'il neigeait et que tout ce qui a poussé se cache ou meurt. [...] Des champs qui avaient fourni du maïs, des betteraves, du soja et des tournesols à des fermiers venus d'Allemagne, de Suède et de Norvège, étaient maintenant envahis par le chiendent.

Little, p. 20.

Après le travail, dans les bars, les ouvriers continuaient à ne pas parler. Faire la conversation, c'était trop difficile. Alors ils gardaient le principe du code. Ils criaient des noms de lieux ou de bâtiments, des dates qui évoquaient des souvenirs. *Quebec Bridge, 1907 !* lançait quelqu'un, et les autres hochaient la tête et buvaient. *Chosa ! Empire State, 1931 !* Il y avait un moment de recueillement. Puis un blagueur criait à pleine voix : *Lenny Whitebird, Institut de massage de Sakura, 1969 !* Ils hurlaient tous de rire à se tenir les côtes. La liste des victimes s'étendait à ceux qui avaient attrapé la chaude-pisse.

Comme un frère, p. 100.

Le Dr Apelle se sentait désarmé. Désarmé parce que, comme tous les Indiens, il ne possédait aucun langage pour son être actuel. [...] Il a toujours été trop timide pour faire état de ses origines, pour laisser son passé d'Indien parler pour lui et prendre sa place. Son père était pareil. Ils venaient vendre des branches de sapin ou des poissons d'hiver, et quelqu'un se vantait de ses talents de trappeur : La semaine dernière j'ai pris huit visons et un lynx. Le père d'Apelle se disait épaté et il le félicitait. Ce qu'il ne disait pas, c'est que chez eux, ils avaient vingt fourrures de castor tendues et écharnées ainsi que dix loutres clouées sur des planches.

Le manuscrit du Docteur Apelle,
p. 262.



retournent volontiers dans leur réserve natale dans l'espoir de panser leurs plaies, après un séjour souvent éprouvant dans la ville hostile.

David Treuer et son frère aîné Anton se passionnent pour l'histoire, la culture et la langue de leur peuple, même si à Leech Lake à peine 15 % des habitants la parlent. Les Ojibwés appartiennent au grand groupe des Anichinabés ou Anihšināpē, qui comprend en outre les Outaouais et les Algonquins. Présents au Wisconsin et au Minnesota, où ils ont remplacé les Dakotas (Sioux) lorsque ces derniers ont émigré plus à l'ouest, les Ojibwés vivent aussi en Ontario et au Manitoba, où ils sont appelés les Saulteux.

L'écrivain n'hésite pas à dénoncer les conditions de vie misérables des Indiens, autant dans les réserves que dans les tristes banlieues urbaines où, au moment de l'après-guerre, ils avaient été plus ou moins parqués. Abandonnant leurs réserves, désireux de vivre le rêve américain, ils avaient alors aménagé en ville dans des taudis dont le Bureau des affaires indiennes leur avait fait miroiter les avantages. « *On est en Amérique, on fait comme les gens d'ici*, disait volontiers son père ». À la suite de quoi, « le gouvernement avait oublié les Indiens dans les villes ». Dans *Comme un frère*, son deuxième roman, Treuer explore la cruelle décadence, en situant l'action de son récit dans le lugubre quartier Southside de Minneapolis. Comme tant d'Amérindiens, le protagoniste construira des gratte-ciel et sa famille et lui affronteront leur dure et impitoyable destinée.

En anglais, *Comme un frère* porte le titre de *The Hiawatha*, nom d'un train géré par la CMSP&P (Chicago, Milwaukee, St. Paul and Pacific Railroad), objet de rêve d'un des personnages du livre pour un nouveau départ qui n'aura jamais lieu. *Hiawatha* est aussi une célèbre légende reconnue de toutes les tribus indiennes d'Amérique du Nord. Le héros mythique – d'origine ojibwée – est au cœur du *Chant de Hiawatha* du

poète Longfellow et de la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvořák.

ÊTRE UN INDIEN AU XXI^E SIÈCLE

David Treuer ne cesse de réfléchir à l'identité, l'identité indienne en premier lieu. Dans *Le manuscrit du Docteur Apelle*, son troisième roman, il raconte une histoire dans une histoire, puisque de symboliques amours indiennes se retrouvent nichées au cœur d'un grand amour contemporain. Le professeur Apelle vit ainsi une liaison amoureuse complexe et torturée avec une autre passionnée de livres, et leur relation gravite autour d'un manuscrit racontant une fabuleuse histoire d'amour entre deux Indiens. Lui, Bimaadiz, élevé par un orignal, et elle, Eta, élevée par une louve, sont les protagonistes de ce qui s'apparente à une légende indienne du XIX^e siècle, faite d'enfants trouvés, de valeureux guerriers et de destins contrariés, teintée de spiritualité et d'harmonie avec la nature.

« Oncques l'on ne vit ni ne verra couple et noce plus magnifiques » sont les mots qui bénissent l'union de Bimaadiz et d'Eta. Plus compliquée est la relation entre le professeur Apelle et Campaspe Bello. « Comme tant de belles choses, cette histoire est née de conflits. C'étaient des temps difficiles. [...] Entre-temps, le travail m'attend », affirmera le linguiste. L'expert d'une langue étonnamment jamais nommée n'arrivera pas à donner un sens à sa propre histoire, lui qui vit à cheval entre deux cultures et deux langages.

David Treuer poursuit sa quête d'identité en réunissant dans *Indian Roads. Un voyage dans l'Amérique indienne* autant ses propres souvenirs d'enfance dans la réserve que le résultat de ses recherches et enquêtes journalistiques plus récentes. Il y consigne des faits bruts, donne des informations historiques et fournit des cartes géographiques qui combleront tout lecteur intéressé par l'actualité des quelque 300 réserves américaines. Le livre sera considéré comme un classique par le

New York Times, qui en appréciera l'actualité et la pertinence. L'auteur ajoutera en entrevue : « La réserve décrit l'être que je suis et elle demeure le sujet de mes livres ».

La ligne conductrice d'*Indian Roads* est le récit de l'enterrement hors norme du fascinant grand-père ojibwé de l'auteur. Tout en révélant sa biographie avec générosité, David Treuer décrit la réserve de Leech Lake et revient sur l'histoire des réserves établies dès le XVIII^e siècle aux États-Unis et le contexte des 550 tribus qui y habitent aujourd'hui. Tout y passe : l'alcoolisme et la misère endémiques, l'extravagante richesse, le haut taux de suicide, les casinos et les commerces illégaux, le mépris des Blancs et des autres non-autochtones pour les Indiens et les efforts de ces derniers pour garder vivantes langue et culture. On y décèle l'humour, souvent noir, dont use l'écrivain qui pourtant se définit autrement : « Nous sommes drôles. Vraiment. Je dois cependant souligner que je suis parmi les Ojibwés les moins drôles ».

« C'est dans la vie de la réserve qu'on voit, qu'on sent mieux que partout ailleurs le passé donner forme au présent. Sur la réserve, le passé n'est pas si passé que ça », écrira Treuer en guise de conclusion.

ET PUIS, LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Avec *Et la vie nous emportera*, David Treuer fait un retour marqué au roman, dont il situe l'intrigue dans une riche famille blanche du Minnesota, de 1942 à 1952. L'entrée des États-Unis dans la tourmente de la Deuxième Guerre mondiale aux côtés des Alliés vient troubler l'ordre établi dans le domaine des Washburn, là où les Indiens ne sont en apparence que serviteurs dévoués et bonnes à tout faire.

Et pourtant. Les relations entre Blancs et Indiens prennent une tout autre coloration quand une jeune Indienne est tuée par accident, meurtre dont on accusera trop vite Billy, un autre Indien, l'ami et

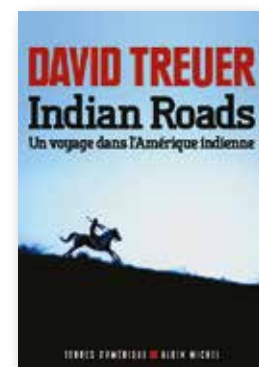
ensuite l'amour coupable de Frankie, le fils de la maison. Malade de culpabilité, ce dernier deviendra aussi l'amant de Prudence, la sœur de la jeune assassinée.

Tout est en place pour que de nouveaux drames éclatent, à l'image des horreurs que le monde entier va bientôt connaître. Les deux jeunes hommes partent à la guerre et Prudence est livrée à son triste sort, malgré les paroles de Frankie qu'il voulait pourtant réconfortantes. « Je suis infiniment désolé. Je t'écirai. C'est promis. Je me ferai pardonner. » Frankie, qui avait étudié à Princeton, sera officier et pilote dans l'armée de l'air. Son amoureux Billy sera dans l'infanterie « quelque part en France », comme tant d'Indiens. Dans la grande maison du Minnesota ne restera plus que Félix, le gardien indien et vétérán de la Première Guerre, qui est celui qui sait et qui se tait.

Tout au long du roman, Treuer met l'accent sur la dualité entre courage et lâcheté, entre vérité et mensonge, entre désir et perte, entre races et classes sociales, entre amours licites et celles qui sont impossibles parce qu'inavouables. Entre vie et mort. « Assis droit sur la banquette arrière, les mains sur les genoux, la casquette rasant la garniture du toit, il évoquait aux yeux de tous l'image des Indiens servant d'enseigne aux bureaux de tabac, comme s'il avait été changé en statue de bois. » 

Mary aurait aimé aller à l'école dans les Plaines, à Flandreau, comme nombre des autres filles, mais ni les missionnaires, ni l'agent des Affaires indiennes, ni le directeur de l'école ne l'auraient acceptée. Quand, petite, elle allait à l'église, le prêtre ne semblait nullement se soucier de son salut. Et pourquoi ? Parce qu'elle avait une jambe plus courte que l'autre ? Parce qu'elle n'était pas jolie ? Quelle sorte de Dieu avait à son service des hommes comme celui-là ? Le pasteur de l'église luthérienne de la Trinité de Deer River, lui, au contraire, avait toujours été presque aussi gentil avec elle que Gephardt, qui la conduisit jusqu'à l'autel.

Et la vie nous emportera, p. 271.



1. Les livres de David Treuer sont publiés en français chez Albin Michel : *Little* en 1998 ; *Comme un frère* en 2002 ; *Le manuscrit du docteur Apelle* en 2007 ; *Indian Roads. Un voyage dans l'Amérique indienne* en 2014 ; *Et la vie nous emportera* en 2016.

* Michèle Bernard, consultante en gestion internationale et journaliste, a publié *Joseph-Charles Taché, Visionnaire, penseur et homme d'action au cœur du XIX^e siècle* (XYZ, 2011) et *Marie-Louise au Yukon, 1896-1903* (Fondation littéraire Fleur de Lys, 2015). Elle est membre de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois.